

sence, il n'avait plus de travail, plus d'argent. On l'avait recueilli à l'Assistance et il n'avait jamais connu de parents. Placé par ci-par là, il avait gardé de bons souvenirs de ses parents d'adoption.

Ces derniers étaient morts dès le début de la Grande Chaleur. Ils possédaient un petit bien qu'ils lui avaient légué et où il s'installa. Ayant peu de besoins, il y vivota sans se plaindre.

Il habitait dans un vallon très reculé de l'arrière-pays niçois, où coulait autrefois Le Loup, rivière tourbillonnante, réduite à un filet d'eau maintenant. Creusant la paroi du canyon, il avait obtenu une grande pièce, en fait une grotte, qui lui procurait une relative fraîcheur pendant les étés interminables, et une tiédeur réconfortante lors des six mois d'hiver. Elle était bien sombre, juste éclairée le soir par un maigre feu qui était son luxe et qui servait à cuire les boîtes de conserve glanées dans les hameaux désertés, à se chauffer et à s'éclairer, car le vallon ne manquait jamais de bois à brûler.

Le macadam des routes avait fondu, s'était craquelé, avait formé de gros bourrelets qui auraient empêché le passage de toute voiture : mais de voitures il n'y en avait plus, depuis qu'il n'y avait plus de pétrole. Monsieur Pasquinelli n'en avait cure : il possédait une antique bicyclette aux pneus pleins, ce qui lui permettait de circuler. De plus, bien abrité dans un vieux fenil, il entretenait en se privant lui-même de nourriture un cheval et une vieille remorque de camionnette : le luxe suprême !

Or donc, ce matin-là, Monsieur Pasquinelli venait de remonter le store métallique du garage mitoyen de sa masure, – garage qui lui servait de laboratoire, plus aucune voiture ne circulant désormais, faute de carburant – lorsqu'une vipère cornue déroula ses anneaux et se propulsa dans sa direction, l'obligeant à une fuite honteuse vers sa bicoque, où il s'enferma en beuglant de frousse.

Depuis les fissures de l'antique porte en bois il assista à la rep-

tation nonchalante du monstre, qui s'en fut vers les broussailles voisines et vers le filet d'eau qui serpentait, lui aussi, au fond du vallon.

*Diab! j'avais déjà vu des couleuvres et des vipères de par chez nous, mais cette race-là, d'où vient-elle donc ?*

Avisant une grande fourche à foin derrière la porte il s'en saisit et partit résolument à la poursuite du monstre : qu'il retrouva en train de laper le ruisseau. D'un seul geste, il enfonça sa fourche jusqu'à la garde dans son dos, qui se convulsa et s'enroula autour du manche. Tenant bon, il assista à son agonie, puis le dépiauta, ramassa la viande (c'est Mistigri son matou qui serait content !) et remonta, un peu essoufflé, vers son ermitage.

Le soir même, il rafistola sa porte d'entrée qu'il consolida avec de vieilles pièces métalliques dont il avait tout un stock, et il fit bien car dès le lendemain, deux autres serpents de belle taille l'attendaient à son réveil.

Que faire, que faire ? Même après les avoir occis, sa quiétude avait volé en éclats. Il n'entrevoyait aucune solution.

Dans sa grotte, la nuit, il hébergeait une chèvre bien maigre et quelques poules squelettiques, qu'il envoyait en journée se procurer elles-mêmes leur pitance. Ignare, il ne savait pas qu'elles allaient lui sauver la mise. Car ce matin-là, dès que la porte désormais cloutée d'acier fut ouverte, ses cocottes s'égaillèrent avec force cocottements en direction du bas du vallon, où elles débussèrent le nid des reptiles et en firent bombance. Jamais plus Monsieur Pasquinelli ne tua une poule, elles vécurent longtemps, lui donnèrent des œufs, des poussins, et ne s'éteignirent que de vieillesse.

En revanche, les rats proliférèrent, Mistigri n'y pouvait rien. Mais ceci est une autre histoire... que je vous raconterai dans le prochain chapitre.

## CHAPITRE 2 – LA FAMILLE GARCIA

Gaston (puisque’il s’appelle Gaston, j’avais oublié de vous le préciser !) Pasquinelli avait un ami d’enfance, qui habitait, dans la vallée du Loup, au village de Tourettes. Ensemble, ils avaient fréquenté l’école. Ils frisaient tous deux la soixantaine.

Sévérin Garcia était petit-fils de Pieds-Noirs, comme on appelait les rapatriés d’Algérie arrivés en France en 1962 *avec une main devant, une main derrière*, pauvres et souvent méprisés par les “métropolitains” qui les accusaient d’avoir tous *fait suer le burnous* là-bas.

Ayant toujours aimé les travaux de la terre, il avait fait trésor du savoir de ses anciens, et à présent que les conditions climatiques du sud de la France n’avaient plus rien à envier à *là-bas*, il avait de la ressource pour survivre, lui et sa famille, femme et deux garçons adultes.

Le village de Tourettes avait été déserté, comme tant d’autres, la fontaine ne coulait plus : cependant, il y avait Le Château ! Comme souvent dans le village provençal, il dominait le promontoire sur lequel celui-ci était bâti. Et qui dit château dit murailles et surtout souterrains : bien isolés, étanches et, miracle suprême, comportant un puits creusé dans le granit et qui continuait à donner une eau bien pure : c’est là que Sévérin avait installé sa famille. Il avait découvert un trésor dans l’une des salles du château, autrefois Musée Provençal : que d’outils anciens il avait pu

recupérer ! Araires, bèches, pressoirs, banastes en rotin et en osier, marmites au cul noir de suie, seaux en cuir, et j'en passe...

Sévérin avait donc investi les sous-sols du château, délaissant salles et donjons. La température y était constante, dans les dix-huit degrés. Mais la terre lui manquait, la bonne terre de jadis, quand ils cultivaient l'olivier, l'artichaut, la cébette et les aulx. Désormais, le sol semblait vitrifié.

Ses aïeux cependant avaient rapporté d'Afrique quelques cépages de vigne de là-bas, qu'il transplanta (qu'avait-il à perdre ?) : un an, deux ans, trois ans avant d'obtenir une petite récolte de Mascara et de Sidi-Brahim ; à force de greffes et de tripotages, il obtint un vin qui titrait bien 14 degrés, noir, parfumé, dense, et qui n'avait plus rien à voir avec les rosés de jadis, ces piquettes pour bois-sans-soif...

De la terre, au bas du village, il y en avait tant qu'on voulait, elle n'était plus à personne. Pas besoin d'installer des clôtures, aucun passant ne s'aventurait vers ces collines arides. Et Sévérin pouvait compter sur ses deux garçons vigoureux, pour acheminer le raisin jusqu'à l'antique pressoir du château.

Des arbres autrefois inconnus poussaient maintenant vers le lit presque asséché du Loup : des palmiers-dattiers, des grenadiers, et une espèce de figuiers au fût épais et qui promettaient de beaux fruits.

Mais revenons à notre Gaston, qui avait gardé intacte l'amitié qui l'unissait autrefois à Sévérin : Gaston ne s'était pas marié et vivait seul, et deux ou trois fois par an, ahanant sur les anciens chemins de cailloux, il montait vers Tourettes pour revoir son ami, au prix de cinq ou six heures de marche par les sentiers muletiers d'autrefois. Ils avaient une autre raison, plus prosaïque, de se revoir : le cheval de Gaston était un étalon, Sévérin avait une jument, et de leurs amours (des chevaux, hein !) étaient nés deux poulains qui avaient survécu.

Ce matin de fin septembre, où le soleil ne brûlait plus autant, Gaston entreprit donc de partir, avec son cheval, à la rencontre de son ami. Il apportait dans un panier des denrées précieuses, des œufs et deux roues de son fromage de chèvre, dur comme des cailloux mais bien plus savoureux.

La montée était rude, le cheval allait de son pas tranquille, Gaston marchant à ses côtés, car il préférait ne pas le fatiguer en le chevauchant. La silhouette du château se distinguait sur le fond du ciel d'un bleu intense. Gaston trépignait de bonheur malgré la fatigue...

## CHAPITRE 3 – SI ON PARTAIT ?

Depuis le donjon d'où il le guettait, Sévérin aperçut Gaston qui péniblement grimpait le chemin pierreux, et il se précipita à sa rencontre. L'embrassade fut rude et rapide, ils cheminèrent sans rien dire de chaque côté du cheval sur les derniers mètres, jusqu'au château.

Sévérin était assez petit, trapu et musclé. Ses ancêtres andalous lui avaient légué un teint mat et des yeux de velours noir, qu'il avait transmis à sa progéniture. Sa femme Mireille, pure provençale aux longs cheveux striés de gris, jadis d'un noir d'encre, était plus fluette mais résistante et dure à la tâche : il le fallait bien, maintenant.

Au bruit du pas du cheval, Mireille accourut à leur rencontre, refusa d'un geste l'embrassade de Gaston « *tu pues comme tes fromages !* » mais le grand rire qui la secouait et ses yeux qui lançaient des étincelles démentaient la phrase abrupte. Ils descendirent en se bousculant vers les souterrains, d'où surgissaient à l'instant José et Manolo, les deux gaillards trentenaires, enfants du couple, noirs de cuir comme des gitans.

S'installant devant la grande table couventine, Gaston sortit de sa musette les œufs et les fromages, accueillis avec des exclamations de joie. Déjà son attention dérivait vers une merveille qui trônait au centre de la table : une miche !

– *Ne me dites pas que vous avez récolté du blé !*

D'un air à la fois modeste et triomphant, Mireille avoua alors que, sur un lopin en bordure du Loup ils avaient fait pousser des pois-chiches, et c'est avec leur farine qu'elle avait pu faire cette tourte. L'omelette, accompagnée de ce pain et d'un bon verre de vin, fut un régal. Et pour la cuire, Mireille raconta qu'ils avaient également récolté des arachides dont ils avaient pu tirer de l'huile : *« Rends-toi compte, deux pleins bidons, et parfois on s'éclaire avec ! »*

Autour du feu allègre qui éclairait la pièce, ils tendaient leurs mains à la flamme, perdus dans leurs pensées. Gaston osa un *vous souvenez-vous de...*, aussitôt rabroué par Mireille, femme pragmatique, qui ne désirait pas qu'on s'attarde sur le *bon vieux-temps*. Gaston tenta une autre approche :

— *Mon coq est mort, je me demande bien comment le remplacer. Sans compter que ma chevette vieillit, et il n'y a aucun bouc à l'horizon...*

Après un temps de silence morose, Mireille s'enhardit :

— *Puisque l'on parle de coqs, j'en ai deux ici, assis près de nous, qui eux cherchent des poules, et je me ronge les sangs...*

Les deux coqs soupirèrent en rougissant de concert, assez gênés. Et leur père fit chorus (sans rougir, toutefois). Le moment était venu de causer sérieusement avec son ami :

— *Je suis pratiquement certain que dans les villages du haut-pays, par exemple dans la vallée de l'Estéron qui est très encaissée, on doit pouvoir trouver encore des gens en vie qui se sont accommodés du climat : j'avais pensé y aller, par la montagne s'il le faut, cela prendra une bonne semaine, et tu pourrais m'accompagner, ainsi que l'un des garçons. Nous avons des fusils, un bon cheval, et nous pourrions faire du troc avec les montagnards...*

— *Du troc, mais avec quoi ?*

— *Déjà je peux troquer l'un de mes poulains avec un mulet, on pourrait apporter un bidon d'huile, dans l'armurerie du château il y a des sabres, des cimenterres, des haches...*

— *Et dans la bibliothèque il y a les livres !* – s'écria Mireille.

— *Des livres ! c'est bien une idée de femme, ça : ce n'est pas parce que toi tu aimes y piocher que là-haut dans la montagne quelqu'un d'autre s'y intéresserait !*

— *Ne serait-ce que pour allumer le feu !* ricana Gaston, qu'une œillade incendiaire de Mireille fit taire aussitôt.

Car Mireille lisait, et beaucoup. La découverte de la bibliothèque du Musée-Château avait été pour elle un jardin d'Éden. Disputant les livres parfois au prix de morsures aux rats qui proliféraient, elle goûtait un peu de tout. Et les encyclopédies lui avaient permis de trouver d'anciennes recettes bien utiles : comment fabriquer des allumettes (à condition de trouver du soufre...), comment tanner les peaux de lapins, et j'en passe.

L'expédition prenait forme. On établit de partir dès la mi-octobre, avant les grands froids : les deux aînés et l'aîné des garçons, José. Quant à Manolo, il s'installerait pendant son absence dans la grotte de Gaston, afin de pourvoir aux besoins des poules et de la chevrette : Gaston raconta sa mésaventure avec les vipères à corne, et Sévérin lui apprit que son grand-père lui avait raconté qu'autrefois dans le désert il en avait vu.

Tous se couchèrent ce soir-là la tête fourmillante de projets et d'espérance.

## CHAPITRE 4 – LES CORNIGLION DE COURSEGOLES

La mi-octobre s’annonçait splendide : il faisait déjà bien frais, mais la neige n’arriverait qu’aux premiers jours de novembre : ainsi l’avait annoncé Mireille, qui tenait depuis une quinzaine d’années un éphéméride ; d’une année sur l’autre, la neige tombait avec un jour de retard sur la précédente. Et par conséquent la chaleur inégalable commençait maintenant vers la mi-avril jusqu’au début septembre. La nature reprenait-elle, peu à peu, ses marques ? Il fallait l’espérer.

Gaston était arrivé vers midi, accompagné par son percheron, une bonne provision de fromages et de dattes dans sa besace. Arrimées sur le dos du cheval, deux banastes accueilleraient le reste des provisions fournies par les Garcia.

Penchés sur une ancienne carte d’État-Major, ils étudièrent les chemins forestiers qui les conduiraient en direction du Nord-Ouest jusqu’à Coursegoules, petit village médiéval perché sur les contreforts du Massif du Cheiron, qui abritait autrefois environ 500 personnes. Point de château, détruit par les révolutionnaires de 1789, mais une église-forteresse romane construite contre la montagne : ils espéraient y trouver quelque survivant. Ensuite, on aviserait.

Sévérin et José emmèneraient donc un poulain, deux poules, une grosse tourte, d’antiques épées et masses d’armes, une bouteille

de leur huile d'arachides ainsi qu'une dizaine de livres soigneusement choisis par Mireille. L'armement de la troupe consistait en deux fusils et un arc que José avait fabriqué avec du bois et des boyaux de mouton, et dont il garantissait l'efficacité puisqu'il avait pu abattre des lapins sauvages avec.

Manolo aussi se préparait à partir en sens inverse, vers la grotte de Gaston : lui aussi était muni d'un arc et de quelques provisions de bouche, censées lui assurer le couvert pendant une semaine. « Tu auras les œufs de mes poules et le lait de la chevrette » lui rappela Gaston.

Ils décidèrent de tracer la route aussitôt afin de profiter des quelques heures de jour restantes, Sévérin assurait qu'il connaissait des grottes le long du chemin, ils y passeraient la nuit. Mireille les salua, une petite larme à l'œil, puis rentra se barricader. Le percheron marchait devant, écrasant les ronces qui embarrassaient le chemin muletier, les autres suivaient et au fur et à mesure qu'ils grimpaient, l'immensité grise du panorama les remplissaient de crainte. Très loin, la mer se devinait, qu'ils n'avaient jamais appréciée, et qui avait monté de deux mètres par rapport à l'ancien temps !

Gaston réfléchissait avec crainte au danger que son cheval puisse perdre un fer, et comment feraient-ils alors ? Trop tard, il valait mieux avancer jusqu'à la tombée de la nuit. Elle vint dès dix-sept heures et Sévérin fouilla du regard les environs, jusqu'à retrouver les grottes creusées dans le "poudingue", cet agglomérat de cailloux et de terre qui tapissait la montée. Dès que la nuit fut noire, des hurlements se firent entendre : *Le Leu, Le Leu !* grommela José, eh oui les loups avaient senti l'odeur des bêtes. Rien pour barricader l'entrée, il fallut donc répartir des tours de garde en armes.

Gaston prit le premier, bien enveloppé dans sa houppelande, près du feu qu'il réalimentait sans cesse, le bois mort ne manquant pas ; les autres s'endormirent, mais le poulain frémissait de

crainte atavique. Puis Sévérin lui donna le change, laissant José dormir davantage comme l'exigeait sa jeunesse... Ce dernier veilla finalement jusqu'aux lueurs de l'aurore. Sur les braises du feu ils réchauffèrent la tisane de Mireille.

Le temps se maintenait au beau et ils reprirent leur marche, un peu ankylosés mais déterminés. Personne ne parlait, il valait mieux économiser son souffle. Car la pente était rude. Midi approchait quand, au détour d'un lacet, ils aperçurent le village, qui paraissait désert. Approchant de la porte des remparts, ils s'arrêtèrent net suite à une injonction menaçante :

— *Halte, ne bougez plus !*

Un gaillard de l'âge de José les tenait en joue, campé sur le rempart, muni d'un fusil que l'on devinait moderne.

— *Amis, amigos, amici, nous venons de Tourettes sur Loup pour faire du troc, ne tirez pas !*

— *Comment vous appelez-vous ?*

— *Garcia, Sévérin, voici mon fils José et mon ami Pasquinelli !*

Le garçon se tourna vers l'intérieur des murs et cria :

— *Ohé Pépé, tu connaissais des Garcia à Tourettes ?*

— *Vouèï ! oui !*

Une petite voix frêle s'éleva, puis l'on vit apparaître un vieux tout sec, tout courbé, et derrière lui se profilèrent deux belles jeunes femmes et une mémé encore plus vieille et voûtée.

— *Nous on est des Corniglion e Coursegoules, vous avez peut-être connu mon Père ?*

— *Ton Père c'était pas le forgeron ?*

— *Oui oui, allez, venez, véni, véni !*

Plus de fusil menaçant, la famille Corniglion s'approcha toute curieuse, les filles mataient ouvertement José qui se rengorgea. Ils parlaient maintenant tous à la fois, racontaient pêle-mêle qu'ils avaient survécu grâce à l'église du village aux murs épais d'un

mètre et qui miraculeusement comportait une crypte (eux disaient une grotte) où se réfugier pendant la Grande Chaleur. Ils avaient des brebis et même un bouc, avaient raflé dans le village abandonné tout ce qui pouvait servir encore : mais les parents du garçon et des filles étaient morts d'insolation il y avait une quinzaine d'années, au plus fort du cataclysme.

Le Pépé tournoyait autour du percheron, qu'il palpait amoureusement. Il souleva sans effort apparent, l'une après l'autre, les grosses pattes, dénicha au fond d'une poche de son ample pantalon un Opinel et entreprit d'extraire les cailloux encastrés sous les fers, tout en murmurant des paroles apaisantes dans une mélopée ancienne. Il expliqua que la vieille forge du village existait toujours et qu'avec un peu d'aménagements il aurait pu retrouver son vieux métier de maréchal-ferrant.

S'adressant au poulain, qu'il admira sans réserve, il félicita les nouveaux arrivants et les invita « *chez nous* ».

La porte de l'église était solide, cloutée de fer, et fermait solidement l'édifice. Pas de grandes fenêtres ni de vitraux, juste des meurtrières, par ailleurs occultées à l'aide de planches. Dès l'entrée, une puissante odeur de suint prenait à la gorge : les brebis étaient parquées dans un enclos fabriqué avec les banquettes de l'église. L'ancien bénitier servait d'abreuvoir. Une tiédeur constante régnait. Au fond de l'abside, une nouvelle porte tout aussi solide permettait d'accéder à la crypte, assez spacieuse, soutenue par des voûtes monumentales.

Un foyer central avait été aménagé à l'aide de grosses pierres, et un trou creusé dans le plafond permettait l'évacuation des fumées. Tout autour étaient disposées de confortables paillasses bien rembourrées, où s'amoncelaient des couvertures bariolées, allant du tricoté aux peaux de mouton. On devinait une recherche de confort et une main féminine.

Une grande table trônait dans un coin, où furent déversées les merveilles culinaires apportées par les visiteurs, sous un chœur d'acclamations, de rires, dont celui, chevalin, de la Mémé, qui frottait ses mains squelettiques produisant un son de castagnettes.

On s'attabla, on but, on mangea, on causa sans fin, des années de nouvelles à raconter et à partager. José clignait des yeux, la fatigue le submergeait, et aucune des œillades entendues des filles ne le retenait de dodeliner du chef. Prises de pitié, elles l'aidèrent à s'allonger sur une des couches, et s'y étendirent à côté de lui, laissant les anciens bavarder encore un peu.

## CHAPITRE 5 – UN HYMEN SE PROFILE...

La première levée fut Magali, l'aînée des filles. Elle fit chauffer de l'eau pour la tisane de thym (il y avait bien longtemps qu'on avait oublié le goût du café !) et petit à petit tout le monde se leva. Pas question d'ablutions, pour cela il fallait aller quérir de l'eau au torrent, avec de vieux seaux en fer-blanc (tout ce qui était plastique ayant fondu lors de la Grande Chaleur).

Angèle, la plus jeune, lorgnait ouvertement et sans complexe le grand José, qui se rengorgeait : autour de la table, après avoir bu bien chaud, on frottait ses mains pour les réchauffer. Et arriva le moment des explications de choses.

Gaston avoua qu'il recherchait un nouveau coq et un bouc. On lui expliqua qu'il n'y avait aucun coq et si le bouc était bien là, le mieux serait qu'il revienne avec sa chèvre pour la saillie. Ce qu'il comprit et accepta.

Sévérin était davantage embarrassé, et après moult raclements de gorge raconta sincèrement qu'il cherchait une épouse pour ses garçons, sans oublier qu'il souhaitait trouver également un bon mulet.

Il se fit un grand silence. Puis le Pépé lui répondit que pour ce qui était des épousailles, il valait mieux que son garçon se charge lui-même de faire la demande, après tout il y avait deux filles qui ne demandaient que ça ; sachant qu'ils auraient les moyens de loger, nourrir, entretenir l'épousée, puisqu'ils vivaient dans un château, que demander de plus ?

Et c'est ici que José eût son moment de gloire : il sortit de la besace les cinq volumes que sa Mère leur avait confiés, les étala sur la table et s'écria : "*à la maison, il y en a encore des centaines, et ma mère les a presque tous lus !*"

Magali se jeta avidement sur les ouvrages, qu'elle serra contre sa vaste poitrine en murmurant qu'elle était tellement sevrée de lectures depuis que son père – l'ancien instituteur du village – était mort, et qu'elle connaissait désormais par cœur les œuvres de la petite bibliothèque de l'école. Elle demanda timidement à José : "*Mais alors votre Mère est une savante ?*", ce à quoi on lui répondit que c'était la meilleure mère, épouse, ménagère du monde, et qu'elle ouvrirait grand les bras à une bru débrouillarde et qu'il y avait de la place pour tout un régiment dans le château, et tout et tout... !!

Angèle boudait bien un peu, jusqu'au moment où Séverin lui rappela qu'il disposait d'un second gaillard un peu plus jeune, qui ferait bien l'affaire, ce qui la rendit toute songeuse. Au prix d'un effort, elle sourit, car elle avait l'habitude de passer en second, étant moins vive que sa sœur aînée.

Gaston fut le seul à remarquer qu'en fait Magali avait décidé pour tout le monde, et se dit *in petto* que le grand José aurait fort à faire pour domestiquer cette grande cavale. Pour sa part, il aurait accordé sa préférence à Angèle, plus réservée et moins débordante de vitalité.

Restait l'obstacle du mulet. Ici la Mémé rappela à son vieux mari qu'autrefois, à Gillette, de l'autre côté de la vallée de l'Estéron, il y avait un éleveur de chevaux, « mais oui tu te souviens ils faisaient même de *léqui station* pour les gens de la ville qui venaient apprendre à monter sur les bêtes, avec de drôles de chapeaux en velours sur la tête, que même nous on se marrait drôlement quand ils touchaient terre sur leur cul ! »

Le *hic* c'est qu'il n'y a aucune route pour aller à Gillette depuis ici, il faut d'abord grimper sur la montagne et redescendre le versant, traverser l'Estéron au Pont de la Cerise puis escalader le raidillon qui monte jusqu'à Gillette, conçu autrefois pour les promenades des piétons. Combien de temps il faut compter ? Au moins deux jours... C'était trop, le temps de la neige allait venir rapidement.

Il fut donc décidé qu'au début du printemps prochain :

– Manolo, Séverin et Gaston, avec le cheval et la chevrette reviendraient ici. On fiancerait les deux jeunes Manolo et Angèle (s'ils s'appréciaient, bien entendu !). Puis les deux vieux ainsi que Louis, le garçon des Corniglion, prendraient le chemin de Gillette.

– Manolo resterait à Coursegoules afin qu'il reste un homme dans la demeure.

– José et Magali, ainsi que Mireille, ne bougeraient pas de Tourettes.

– Le poulain resterait à Coursegoles, jusqu'au printemps, les Corniglion avaient de quoi le nourrir et il aurait bien grandi. On pourrait déjà l'utiliser pour remonter les seaux d'eau depuis le torrent, et le vieux frétillait à l'idée que bientôt il pourrait le ferrer.

– On allait doter Magali avec deux brebis pleines à ramener à Tourettes, même si elles ralentiraient le retour.

Ces arrangements satisfirent tout le monde. On se demanda comment marier les *novi*, puisqu'il n'y avait plus ni maires ni curés : Louis, qui avait de l'instruction, sortit de quoi écrire et prépara un document qui officialisait l'union, le fit signer à tout le monde, le data et le rangea soigneusement parmi ses pauvres trésors, en disant qu'il y avait maintenant une trace écrite pour toujours. Enfin, on autorisa et même on encouragea les nouveaux mariés à se faire la bise.

La journée passa bien vite, Magali préparait ses affaires que l'on rangea dans les banastes du percheron, consola de son mieux